

SANDRA
MARTINEAU

PRIX
CHARLESTON
POCHE

SÉLECTION
2026

Sur le
chemin
des
papillons



SANDRA MARTINEAU

SUR LE CHEMIN DES PAPILLONS

Jacques, veuf et retraité de l'armée, coule une vie paisible et solitaire à Maintenant, un petit village sarthois. Jusqu'au jour où sa fille Joanna, aux abonnés absents depuis vingt ans, débarque chez lui à l'improviste.

Prétextant des questions délicates à gérer, elle abandonne ses trois enfants et leurs valises pour deux semaines.

Dès les premiers jours, la cohabitation s'annonce difficile. Mais c'est sans compter sur Madeleine, Chloé et d'autres habitants du village qui ne manquent pas d'animer, à leur manière, cette aventure déjà mouvementée...

Entre choc des générations, secrets de famille et rencontres inattendues, Sandra Martineau nous offre une véritable ode à l'amitié et à la famille.

« Un ton à la fois doux,
rythmé et haletant. »

Ouest-France

Née à Saint-Brieuc d'une mère ch'ti et d'un père zaïrois, **Sandra Martineau** a quitté sa Bretagne natale pour s'installer dans la Sarthe. De son métissage et de sa jeunesse dans une cité des Côtes-d'Armor, elle a tiré une grande ouverture d'esprit et une empathie que l'on retrouve dans ses romans.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-521-9



9 782385 295219

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon :
Littérature française



www.editionscharleston.fr

SUR LE CHEMIN
DES PAILLONS

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Changer de ciel pour mieux voir les étoiles, Charleston poche, 2024

Petits bonheurs à tous les étages, Charleston poche, 2025

© XO Éditions, 2025

Présente édition : © Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-521-9

Maquette : Christine Porchat

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.
Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Sandra Martineau

SUR LE CHEMIN
DES PAILLONS

Roman

XO
EDITIONS

*Trois enfants, un grand-père
et autant d'inconnues dans une équation
pour apprendre à se connaître et à s'aimer.*

« Possible ou impossible, le pardon nous tourne vers le passé. Il y a aussi de l'à-venir dans le pardon. »

Jacques Derrida

« En te levant le matin, rappelle-toi combien précieux est le privilège de vivre, de respirer et d'être heureux. »

Marc Aurèle

« L'espace d'une vie est le même, qu'on le passe en chantant ou en pleurant. »

Proverbe japonais

PROLOGUE

Dimanche 9 juillet 2023

Les mâchoires serrées, les yeux fixés sur la route, Joanna Baron entrevoit la fin de son périple après plus de deux heures de trajet. Elle jette un coup d'œil dans le rétro et croise le regard de son adolescente. Victoire n'a toujours pas décoléré. Arthur, le plus jeune, contemple le paysage qui défile et l'aîné, Valentin, assis côté passager, commence à somnoler.

Aucun des trois n'a pipé mot depuis leur départ de la cité Renaissance. Pourtant, avant de fourrer dans le coffre les valises préparées à la hâte, il y a eu des pleurs et des protestations contre cet exil à l'aube des vacances d'été. Djibril, leur nouveau beau-père, a eu gain de cause sans élever la voix. De toute façon, un simple haussement de sourcil de cet ancien double champion olympique de judo aurait suffi à calmer tout le monde.

Joanna comprend leur réaction. Les vagues explications qu'elle et son compagnon leur ont fournies n'ont

pas suffi à éteindre le sentiment d'injustice qui bouillonne en eux. Il faut reconnaître que la sentence est rude pour ces jeunes citadins de la banlieue parisienne : quinze jours fermes au fin fond de la Sarthe chez un grand-père qu'ils ne connaissent pas et dont elle leur a très peu parlé, sinon pour leur dire qu'il était malade et qu'il était temps qu'ils le rencontrent.

Si seulement elle avait pu faire autrement ! Mais les événements de ces deux dernières journées ne lui ont pas laissé le choix. Les enfants doivent quitter le quartier tant que le danger plane autour d'eux.

S'éloigner d'eux dans une telle situation est un déchirement pour Joanna, elle tente pourtant de se rassurer comme elle le peut : ils seront en sécurité à Maintenant ! Les vacances d'été commencent à peine et un petit séjour à la campagne ne leur fera pas de mal – mais elle doit bien admettre que tout cela sonne faux. De son côté, Djibril a envoyé sa sœur en Angleterre chez un couple d'amis sous le prétexte d'améliorer son anglais pour la rentrée prochaine. La prudence est de mise et ils ne veulent négliger aucun détail.

Joanna regarde le paysage de son adolescence défiler sous ses yeux, la projetant des années en arrière. Elle avait 15 ans lorsqu'elle a découvert la Sarthe pour la première fois. Ses parents souhaitaient investir dans l'immobilier pour entamer une nouvelle vie. Son père, Jacques Baron, militaire à la retraite et désormais formateur dans la sécurité à ses heures perdues, voulait aider son épouse Gwendoline à créer le gîte dont elle rêvait depuis des années. L'ancienne architecte d'intérieur avait mis sa carrière en stand-by pour suivre son mari à chaque changement d'affectation et, après la naissance de leur fille unique, elle s'était consacrée à son

éducation. Il était temps qu'elle pense un peu à elle et sa « renaissance » aurait lieu au fin fond de la Sarthe.

Un coup de foudre pour une vieille bâtisse a suffi pour que le couple fusionnel signe immédiatement l'acte de vente. L'investissement était loin d'être au goût de l'adolescente qu'était alors Joanna. Elle aurait aimé être consultée sur ce soudain éloignement de la ville, car cette installation en pleine campagne n'annonçait rien d'excitant pour la jeune fille, mais elle n'en tenait pas rigueur à ses parents dont l'enthousiasme semblait sans borne.

Aujourd'hui, avec le recul, Joanna se rend compte qu'elle a manqué d'attention parentale et que cette négligence a causé des failles qu'elle n'a jamais su combler. Ce retour à la maison familiale brouille son esprit tout autant qu'il lui plombe l'estomac.

Arthur, le nez collé à la vitre, ne cesse de commenter le décor : les troupeaux de vaches, les champs de colza, deux ou trois chevreuils qui s'aventurent à l'orée d'un bois... L'enfant, habitué aux grandes villes et aux vacances dans des clubs ultramodernes, est émerveillé par la beauté de la nature qui les entoure, à l'inverse de ses aînés qui regardent le paysage d'un œil morne. Le clocher de l'église sonne 15 heures lorsque la berline traverse le village de Maintenant. Joanna aperçoit quelques visages surgis du passé... Mais elle n'est pas venue pour faire la conversation. Pas après tant d'années.

Quelques kilomètres plus loin, elle s'engage sur l'allée de terre qui mène à la ferme en s'efforçant de contourner au mieux des nids-de-poule dignes des tranchées de la Première Guerre mondiale. Elle s'étonne : comment Jacques Baron, cet homme pourtant si méticuleux et ordonné, a-t-il pu laisser le chemin dans cet état ? A-t-il

changé à ce point ? Est-il possible que le militaire strict, inflexible et perfectionniste ait fait place à un autre individu ? Quelques coups d'œil inquiets dans son rétroviseur lui indiquent que ses aînés ont l'air complètement dépités.

Comment cela va-t-il se passer avec son père ?

En arrivant dans la cour, un mélange d'hésitation et de crainte s'empare d'elle lorsqu'elle le voit surgir de la maison. Ses traits vieillissent et ses cheveux entièrement gris lui donnent un air de vieux loup de mer. Tremblante, des interrogations pleines la tête, elle coupe le moteur et le frein à main électrique s'enclenche en émettant un petit bruit qui la sort de ses pensées. L'informer d'une situation qu'elle ne comprend pas elle-même ne servirait pas à grand-chose. D'autant que c'est un coup à bégayer en thaïlandais, tant son émotion est vive. La lettre qu'elle a confiée à Victoire pour lui dire juste ce qu'il a besoin de savoir devrait suffire pour le moment. Ce qui lui laissera deux semaines pour réunir tout son courage afin de discuter plus sérieusement avec lui.

Les valises à peine extraites du coffre, elle embrasse ses enfants, les larmes aux yeux, avant de se glisser de nouveau derrière le volant et d'écraser la pédale d'accélérateur à fond.

« Dimanche 9 juillet, vous n'aurez pas une minute à vous. Votre maison va devenir le point de ralliement de tous vos proches. Prenez garde à ne pas vous laisser envahir. »

N'étant pas homme à croire aux astres et aux prémonitions en tout genre, j'éclate de rire. Cela fait déjà deux décennies que ma fille unique, Joanna, a quitté le foyer à l'aube de ses 18 ans. Je ne connais absolument pas ses trois enfants. Ma lignée étant réduite à ces quatre individus, je ne risque donc rien question invasion familiale. Pourtant, mes entrailles se contractent lorsque la phrase d'une amie me traverse l'esprit : « Il faut toujours compter sur la force du destin pour mettre des choses en place sans qu'on lui demande quoi que ce soit. » Un léger doute me traverse : « Et si c'était possible... ? »

Il est un peu plus de 15 heures lorsqu'un bruit de moteur enfle dans ma cour. En m'approchant de la fenêtre près de la porte d'entrée, je découvre un nuage de poussière devant chez moi et un pilote qui manœuvre

laborieusement sur la terre sèche. Encore un qui a eu son permis dans une pochette-surprise. Je sors brusquement sur le perron avec la ferme intention de lui toucher deux mots quand mon corps tout entier se raidit. Quatre individus descendent du SUV blanc. Joanna. Ma petite fleur est là avec ses trois enfants. Mon cœur déborde d'émotion et il me faut quelques secondes pour me ressaisir.

Je les observe tour à tour. Le visage de ma fille a pris de la maturité, mais ses traits n'ont pas changé et affichent toujours cette sévérité qui ne l'a pas quittée depuis le décès de sa mère. L'aîné, Valentin, une grande asperge qui la dépasse de plus d'une tête, l'aide à extirper les sacs du coffre, tandis qu'Arthur et Victoire patientent collés l'un contre l'autre. Le benjamin de la fratrie est camouflé par le corps de sa sœur, je distingue à peine son visage. Seules ses bouclettes blondes sont parfaitement visibles, tout comme la chevelure rouge passé de la cadette. Mes yeux s'arrêtent sur sa mini brassière laissant apparaître son nombril et son pantalon trop large. Une apparence qui sent la rébellion à plein nez.

Tandis que tout ce petit monde se dirige vers moi d'un pas hésitant en traînant ses valises, je constate que la voiture commence déjà à repartir.

Les trois marmots se plantent devant moi. Je m'apprête à les saluer quand la bagnole fait une marche arrière à vive allure avant de s'arrêter de nouveau dans la cour. Joanna s'en extrait et ouvre une portière. Quatre pattes apparaissent sous le châssis de l'auto.

— Narkos, au pied ! ordonne l'aîné.

La bestiole obtempère et, une fois immobilisée près de son maître, elle me fixe comme les trois autres paires d'yeux. Je n'ai pas tout saisi, mais une chose est sûre,

je viens d'hériter de trois mômes et d'un chien sans que ma propre fille daigne prononcer le moindre mot à mon intention.

— Bonjour, tout le monde ! Autant vous dire que je suis surpris de vous voir ici.

Les deux ados restent stoïques tandis que le petit, à moitié blotti derrière le dos de son frère, me fait un timide signe de la main.

— Votre mère compte revenir ou c'est un abandon définitif ?

Pas une réaction. Question humour, je vais devoir me mettre à la page. La fille de Joanna avance vers moi pour me tendre une lettre. À la voir de plus près, je ne suis pas déçu par le maquillage version camouflage : paupières charbonneuses qui détonnent avec une bouche bariolée de violet. Ses lèvres pincées d'agacement et la petite ride du lion entre ses sourcils froncés me rappellent Joanna à sa période rebelle. Ma main à couper que les similitudes ne s'arrêtent pas là.

Jacques,

Bien des années séparent le dernier instant que nous avons passé ensemble, mais le bouquet envoyé il y a quelques mois m'a fait comprendre que tu n'avais jamais cessé de garder un œil sur ma vie.

Tu as sûrement conscience que notre histoire est compliquée et que le pardon n'est toujours pas d'actualité de mon côté. Néanmoins, tu as présenté des signes d'intérêt pour tes petits-enfants et le moment est venu d'être un grand-père digne de ce nom.

Je te confie Arthur, Victoire et Valentin le temps de régler quelques affaires qui ont une incidence sur leur sécurité. Je n'ai aucun doute sur le fait qu'ils ne craignent

rien chez toi, mais surveille-les, et particulièrement Arthur. Son esprit vif l'amène parfois à vouloir explorer de trop près.

Ne questionne pas les enfants, ils ne savent rien. Ne cherche pas à me contacter sauf en cas d'extrême urgence. Tu as au moins deux semaines pour profiter d'eux, alors fais-en bon usage.

Jo

Elle avait donc bien reçu le bouquet que je lui avais envoyé. À l'époque, j'avais fait un premier pas vers elle, après de nombreuses années de silence, mais ma démarche était restée lettre morte. Des signes d'intérêt pour son existence, j'en avais montré quelques-uns, mais à son insu et souvent bien trop tard. Mes relations dans les services de renseignements d'État m'avaient permis d'apprendre qu'elle élevait seule ses deux premiers gamins après le départ de son compagnon. J'avais donc ouvert des contrats d'assurance-vie au bénéfice des deux petits, contrats que j'avais continué à alimenter après sa rencontre avec un homme qui l'avait pourtant mise à l'abri du besoin.

La naissance du jeune Arthur m'avait ravi et chagriné à la fois. Je vivais loin de trois petits-enfants que j'aurais aimé connaître, mais Joanna me tenait à l'écart. J'avais appris la naissance de chaque enfant par mes copains de la DGSI. Trop de choses nous séparaient encore. Nous avions mordu tous les deux dans le pain acide de la souffrance, et nos gorges étaient bien trop sèches pour s'accorder le moindre pardon. Surtout pour elle. Elle avait perdu sa mère, quitté le foyer familial et galéré des années durant sans que je l'aide. Lorsque la nouvelle de l'arrestation de Laurent, son dernier conjoint, m'était arrivée aux oreilles, j'avais décidé d'user de mes relations

pour suivre de plus près l'installation de mon quatuor dans des quartiers que j'imaginai malfamés. J'aurais pu reprendre contact avec elle à ce moment-là, mais je n'en avais rien fait. J'étais sûr qu'elle allait rebondir encore une fois. Cette pugnacité, elle la devait à sa mère. Pour Gwendoline, à cœur vaillant rien n'était impossible. Joanna n'était pas une fille à papa, mais une guerrière à l'image de sa mère et elle avait su le démontrer.

Le chien émet un léger grognement, me sortant de mes pensées : il vient d'aviser mon cochon domestique qui s'approche de nous. Victoire le calme immédiatement d'un claquement de langue, tandis qu'Arthur pousse un petit cri de surprise et se penche pour se mettre à la hauteur de mon animal.

— Arthur, je te présente Vegas !

— C'est son prénom ? demande-t-il avec une pointe d'incrédulité dans la voix.

— Oui, répliqué-je sans plus de précision.

— C'est la classe, me répond-il avec un sourire timide.

L'enfant caresse le haut du crâne de Vegas, mais celui-ci s'intéresse surtout à l'American Bully, qu'il se met à renifler sans que le chien émette la moindre protestation, agitant simplement son trognon de queue.

— En tout cas, le courant a l'air de passer entre les deux, c'est déjà une bonne chose ! On n'a plus qu'à suivre l'exemple..., lancé-je, en espérant créer une certaine interaction.

La mine revêche des plus grands me fait comprendre que ce n'est pas gagné. Arthur semble plus coopératif. L'angle d'attaque est tout trouvé, reste à déterminer le *modus operandi*. Tous les trois présentent clairement des traits communs avec leur mère. Si la tendance se

confirme au point de vue caractère, le séjour s'annonce épique.

— OK, on ne va pas camper ici ! Par contre, le chien reste dehors !

Visiblement agacée par ma remarque, Victoire ouvre la bouche pour réagir, mais s'abstient finalement. Elle attrape une des valises avec vivacité et s'avance vers la maison sans plus attendre. Les deux garçons lui emboîtent le pas, un peu plus mollement. Je ferme la marche en observant les alentours. Si quelque chose ou quelqu'un a poussé ma fille à me confier ses enfants après tant d'années de silence, c'est qu'il y a un danger potentiel. Quelle qu'en soit la nature, je pense qu'ils ne craignent rien chez moi. Pour autant, je vais réactiver mon système de vidéosurveillance et rester vigilant.

— Bienvenue à la Grange aux chats ! annoncé-je en claquant la porte derrière moi. Prenez vos aises, mais pas trop quand même.

Ça, c'est dit ! Étant donné que nous allons cohabiter quelques jours, autant que les choses soient claires dès le début, car les adolescents s'y connaissent pour mettre une maison sens dessus dessous... C'est du moins le souvenir que m'a laissé Joanna. Ni mon passé militaire ni l'éducation positive de sa mère n'avaient donné de résultats satisfaisants avec elle. Rien ne semblait la toucher, comme si elle vivait dans son monde à elle, loin de la cellule familiale que nous voulions construire autour d'elle.

*

**

Garée sur le bas-côté de la route en plein milieu des champs, Joanna essuie les larmes qui inondent son

visage. Les dernières minutes qui viennent de s'écouler ont jeté un immense flou dans son esprit. Vingt ans qu'elle n'avait pas revu son père, et ce triste anniversaire lui remue les tripes. Ce retour aux origines lui laisse aussi un goût amer. C'est ici que sa vie avait changé du tout au tout : un soir, alors que ses parents revenaient d'une fête, un camion avait percuté leur voiture. La brutalité du choc n'avait laissé aucune chance à sa mère, qui conduisait. Gwendoline était morte sur le coup, alors que Jacques s'en était tiré avec quelques contusions. Un vrai miracle, mais pas pour tout le monde. Joanna en avait longtemps voulu à son père, même si, au fond d'elle, elle savait qu'il n'était responsable de rien. Elle avait pleuré sa mère en silence tandis que son père sombrait un peu plus tous les jours. Quelques mois plus tard, elle avait décidé de l'abandonner à son triste sort, espérant vaguement que l'inquiétude que lui causerait son départ le sortirait de sa léthargie. Mais elle sentait surtout que si elle restait, elle plongerait avec lui.

À l'aube de ses 18 ans, un sac léger à l'épaule, elle avait quitté le foyer familial qui n'en était plus un depuis la disparition de sa mère. Elle était partie sans se retourner, sans donner de nouvelles à qui que ce soit, sachant pertinemment que son père, avec ses contacts dans la police et l'armée, saurait la retrouver s'il en éprouvait le désir. Il n'en avait rien fait et elle s'était enferrée dans un début de vie d'adulte complètement désastreux. Valentin était né assez vite après sa rencontre avec un type qui lui menait la vie dure. L'arrivée de Victoire deux ans plus tard avait un peu changé la donne. Son compagnon s'était montré plus délicat en présence de la petite fille, mais un jour, sans prévenir, il les avait abandonnés tous les trois. Elle avait alors enchaîné une multitude de petits

boulots pour maintenir un semblant de vie convenable jusqu'à sa rencontre avec Laurent, un comptable fiscaliste, expert en gestion de patrimoine et intermédiaire en opérations bancaires. Leur existence avait alors radicalement changé : maison de trois cents mètres carrés, Jaguar, Club House, écoles privées et autres privilèges que l'argent pouvait leur offrir. Laurent les avait mis à l'abri du besoin et Arthur avait pointé le bout de son nez pour le plus grand bonheur du couple ; mais sept ans plus tard, Laurent avait été arrêté pour blanchiment d'argent et escroqueries. Retour à la case « vie de misère » dans une cité populaire à l'opposé des quartiers bourgeois qu'elle avait connus pendant quelques années. Là non plus, son père n'était pas intervenu. Elle avait nourri à son égard une rancœur tenace qui s'était apaisée lorsque Djibril était entré dans son existence. À ses côtés, elle avait retrouvé le sourire, s'était montrée plus investie que jamais dans l'avenir de la cité et avait même été nommée « Femme de l'année » de sa région.

Elle est encore plongée dans ses pensées lorsqu'un tracteur apparaît dans son angle de vue. Elle reconnaît immédiatement Ed, l'agriculteur et employé municipal de la commune. Le fermier lève la main pour la saluer et elle lit sur ses lèvres : « Bonjour, Joanna. » Abasourdie, elle répond par un timide hochement de tête. Au moins une personne ne l'a pas oubliée ici. Elle se rend compte combien elle a fait du chemin depuis son départ. Tout comme ce village dans lequel elle a passé quelques années de son adolescence. Un air de modernité a soufflé sur les façades des commerces et si les silhouettes qu'elle a reconnues en le traversant ont vieilli, elles semblent avoir conservé une sorte de dynamisme. Elle se souvient de chacun d'entre eux : Madeleine et son

rire communicatif, Albert et Hélène *alias* « Bébert et la Paupiette », les charmants propriétaires du bar-restaurant Le Welcome et Bernadette, l'épicière à la célèbre « choucroute » version *Dallas* qui a adopté un style vestimentaire plus adapté à l'époque. Toutes ces personnes adorables auprès desquelles la famille Baron avait trouvé sa place à son arrivée dans ce village avaient été d'un grand soutien lors du décès de sa mère.

Mais aujourd'hui, le plus important est ailleurs. Elle vient de laisser ses enfants à un homme dont elle ne sait plus rien. Était-ce la meilleure solution ? Elle l'avait supposé quand Djibril l'avait évoqué, pourtant elle n'en est désormais plus aussi certaine. Y avait-il une autre possibilité ? Pas vraiment. Quoi qu'il se passe, Jacques serait leur meilleur rempart. Ancien militaire des forces spéciales, l'homme était rompu aux techniques de défense et de surveillance, mais que valait-il face à trois enfants aux tempéraments bien affirmés ? En attendant, la police patageait dans ses investigations et sans doute Djibril et elle devraient-ils mener leur propre enquête. C'est pourquoi ils avaient décidé, pour la sécurité des enfants, de les éloigner quelque temps.

2

Les valises abandonnées négligemment dans l'entrée commencent déjà à m'irriter, tout comme les trois mouflets qui restent les bras ballants dans mon vaste salon-salle à manger. Ces jeunes me donnent la vague impression de manquer de dynamisme. En résumé, ça m'a l'air un peu mou du genou. Mon premier jugement est sûrement sévère, mais je ne peux m'empêcher de constater que la fille de Joanna examine mon intérieur d'un œil critique. Les briques de pierre rouge, les poutres de bois peintes en blanc, les murs multicolores ne semblent pas être à son goût. Je sais que tout n'est pas fini et que le courage m'a manqué depuis la mort de Gwendoline, pourtant, je suis fier des travaux que nous avons effectués dans cette maison. En tant qu'architecte d'intérieur, elle était adepte de la couleur et de ses vertus sur l'activité cérébrale.

Je les observe fouiller leur environnement du regard et, pour la première fois depuis des années, je contemple des éléments auxquels je ne prêtais plus attention : le poste

radio posé sur un meuble séparant la grande pièce de la cuisine, les étagères croulant sous un amoncellement de bocaux presque vides, la longue table en chêne qui n'a pas vu de convives depuis un moment, le clic-clac et les deux fauteuils en cuir marron dans lesquels je ne me suis pas installé depuis des semaines. Le tout manque cruellement de vie. Un peu comme moi...

— Elle est où la télé ?

Valentin est le premier à exprimer l'inquiétude qui s'est logée dans les yeux de la fratrie.

— N'a pas, réponds-je, impassible.

— N'a pas, comme dans « Y a pas de télé » ? traduit Victoire.

— Bien vu, jeune fille ! répliqué-je sur un ton sarcastique.

À cet instant précis, elle dégaine un téléphone portable d'une des poches de son pantalon et examine l'écran avant de relever un visage fermé vers moi.

— Le réseau Internet n'est pas arrivé jusqu'ici non plus ? questionne-t-elle, les sourcils froncés.

— Effectivement, rétorqué-je calmement.

— J'imagine que vous n'avez pas de box !

Le vouvoisement me fait tiquer. Certes, on ne se connaît pas, mais il sonne dans sa bouche comme une mise à distance qui me pique légèrement. Quoi qu'il en soit, il est temps d'abréger leurs souffrances en clôturant le débat de la connexion à l'échelle mondiale.

— Non plus !

Du haut de ses 16 ans, ma fausse rebelle me décoche un regard sombre avant d'ajouter :

— Bonjour le retour à la préhistoire...

Je me retiens de répondre quelque chose qui ne ferait qu'envenimer des relations qui ne débutent déjà pas sous

les meilleurs auspices. J'observe son frère. L'œil globuleux perdu dans le vide, la babine tombante, Valentin semble le plus affecté par cette nouvelle. Devant sa mine défaite, je me félicite de couper le wifi tous les jours. Ils vont sûrement passer un peu de temps les bras en l'air avant de capter du réseau dans les environs. Une cure sans Internet ne leur fera pas de mal.

— J'ai faim, déclare soudain Arthur.

Manquait plus que ça ! Dans mon réfrigérateur traînent quelques légumes, un pot de moutarde, deux œufs, et mes placards ne sont guère plus remplis. Je peux leur proposer d'aller faire une cueillette de fruits dans les bois, mais je ne suis pas sûr que ma suggestion soulève un enthousiasme délirant.

La sonnerie du téléphone retentit à ce moment. Sauvé par le gong ! Tous les regards se croisent et je détecte une lueur d'espoir briller au fond des yeux des ados. Je rigole intérieurement.

— Du calme, les jeunes ! C'est une ligne fixe sans Internet ! mens-je.

Les épaules s'affaissent. La déception est palpable. Je décroche en sachant qui est à l'autre bout du fil : Albert, le gérant du Welcome, le bar-restaurant de la commune. Allergique aux nouvelles technologies, il est presque le seul à m'appeler sur ce poste.

— Salut, mon Bébert ! Comment va mon rugbyman préféré ?

— C'est plutôt à toi qu'il faut demander ça ! Ça fait un bail que tu n'as pas donné signe de vie. Mais mon petit doigt me dit que ça va bouger dans les jours à venir.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Une grosse bagnole immatriculée dans la région parisienne conduite par une gamine qui a bien grandi

depuis la dernière fois qu'on l'a vue, ça m'a un peu mis la puce à l'oreille !

— Mouais.

— Hélène m'a soufflé que les enfants l'accompagnaient, mais pas au retour. Ils sont avec toi ?

— Mouais.

— Ça a l'air de t'enchanter !

— Disons qu'elle m'a fourgué ses mômes sans prévenir et que je n'étais pas spécialement prêt à les recevoir.

— Tu as de quoi les nourrir ?

J'explose de rire. Il comprend tout de suite.

— OK. Y a des allergies ou des régimes particuliers ? m'interroge-t-il.

Je soumetts la question à l'assistance et seule Victoire me répond qu'elle est végétarienne. Je constate immédiatement que l'information surprend ses frères.

— Une végétarienne et deux omnivores.

— Je t'envoie la Paupiette d'ici trois quarts d'heure, répond-il en riant à son tour.

— Merci, mon ami !

Les questions alimentaires soulevées par Albert en déclenchent d'autres dans mon esprit. Sur les trois chambres à l'étage, une seule est accessible, mais quelques aménagements sont nécessaires pour qu'ils puissent y dormir.

— J'ai un truc à faire. Patientez un peu ici.

Personne ne répond.

— Vous pouvez vous installer dans le canapé en attendant.

Je les abandonne à leur silence et monte l'escalier en grommelant. Cette absence de réactivité commence déjà à me courir sur le haricot. Je comprends que se retrouver en pleine campagne avec un grand-père qu'ils

ne connaissent pas ne les enchante pas plus que ça, mais je subis la situation comme eux. Pour le moment, je ne dis rien pour ne pas effrayer le petit, mais il va falloir que j'aie avec eux une discussion franche pour mettre les points sur les i.

En arrivant à l'étage, j'entre dans la chambre en face des marches. Un lit double, un bureau et une armoire. Ça devrait amplement suffire pour deux semaines. J'ouvre la fenêtre pour aérer un peu, avant d'attraper dans ma poche mon trousseau de clefs et de déverrouiller la porte de la chambre de gauche : celle de Joanna.

Vingt ans qu'elle a quitté le domicile familial et l'ambiance y est toujours la même : des posters de chanteurs dont je n'ai jamais retenu le nom ; une vieille chaîne hi-fi à côté d'un lit couvert de peluches ; une collection de bouteilles de parfum qui prennent la poussière sur les étagères d'une bibliothèque plus fournie en CD qu'en livres. J'enveloppe les peluches dans la couette et dépose le tout sur le bureau. Le rangement attendra un peu. Un brin nostalgique en refermant à clef derrière moi, je quitte la pièce avec le matelas sous le bras que je dispose au pied du lit de la chambre d'amis. Manquent encore serviettes de toilette et linge de lit qui sont rangés dans mon ancienne chambre. Celle que je partageais avec Gwendoline.

Je reste quelques secondes sur le palier avant de prendre mon courage à deux mains et d'en déverrouiller la porte. J'y pénètre sans laisser le temps à mes yeux de se poser sur quoi que ce soit. J'attrape machinalement ce dont j'ai besoin dans l'armoire qui abrite encore les affaires de ma femme et ressort de cet endroit en apnée. Cela faisait des mois que je ne m'étais pas aventuré entre ces quatre murs. Mes doigts tremblent

de l'émotion vive qui vient de me traverser et j'ai l'intuition qu'avec l'arrivée des enfants, des réactions de ce genre, je risque d'en avoir quelques-unes. En attendant, il faut se reprendre...

*

**

Le cliquetis des clefs retentit jusqu'au rez-de-chaussée et les enfants se regardent avec stupéfaction.

— Qu'est-ce qu'il fout là-haut ? s'interroge Valentin à haute voix.

— Il prépare sans doute nos lits, commente Arthur.

— En verrouillant des portes ? intervient Victoire sur un ton dubitatif. Ça pue, cette histoire ! Ce type ne peut pas être son père. Vous avez vu la différence entre eux ? Il est super bronzé !

— En même temps, s'il est toujours dehors, avec le soleil, c'est un peu normal..., rétorque l'aîné.

— Et son tatouage ? Vous avez vu son tatouage ?

— Oui, un tribal entortillé tout autour de son avant-bras gauche ! s'extasie Arthur.

— Et puis ses cheveux longs ! poursuit-elle, agacée par l'indulgence de ses frères vis-à-vis de leur hôte.

— Et alors ? C'est pas parce qu'il a un tatouage et des cheveux longs qu'il ne peut pas être notre grand-père. Les tiens sont bien rouge défraîchi, c'est pas pour ça que t'es pas la fille de ta mère !

La réaction de Victoire est immédiate. Elle présente à son grand frère un majeur bien tendu auquel il réplique à l'identique.

— Il a même pas l'air malade..., tente-t-elle encore d'argumenter.

— Si maman nous a amenés ici, on doit lui faire confiance, l'interrompt Arthur. C'est notre papy, après tout !

— Arthur a raison. Détends-toi ! lance Valentin à sa sœur.

L'adolescent, qui supporte de moins en moins les conflits, se sent mal à l'aise face à la nervosité de sa sœur. Arthur, assis sur le sol, les jambes en tailleur, compte les points entre ses deux aînés. Ils ont toujours été comme chien et chat, même quand ils avaient dû déménager dans une cité après l'arrestation de Laurent, son père et leur ex-beau-père. Cet événement avait complètement bouleversé leur vie : en passant d'un lycée privé soucieux de sa réputation à un établissement beaucoup moins strict, les deux ados avaient dérivé. Valentin avait fricoté avec des dealers à son insu et, par pure naïveté, il s'était retrouvé « nourrice » et gardien de leur chien, Narkos ; quant à Victoire, entre vol à l'étalage et relooking grunge, elle était entrée dans une phase de révolte à laquelle sa rencontre avec Darla, la petite sœur de Djibril, n'était pas étrangère.

Puis Valentin s'était installé seul dans leur ancien appartement, pendant que Victoire emménageait chez Darla et sa mère. Bien qu'il ne subisse plus les disputes des deux adolescents, Arthur a été perturbé par l'absence de ses aînés. Mais il se dit que se retrouver tous les trois dans cet endroit inconnu, loin de tout et, qui plus est, sans connexion Internet, n'est pas forcément la situation idéale pour renouer des liens. Il ne peut pourtant s'empêcher d'espérer que la perte de leurs repères puisse être une opportunité pour créer entre eux quelque chose de nouveau. Par ailleurs, Arthur a bien conscience que leur grand-père n'est pas plus malade qu'un autre et